

■ Exposition

Librairie Belge, 13.1.99

Rodenbach, l'amant de Bruges

Une vivante expo sur l'univers d'un grand poète belge.
Dans le cadre bien conçu de la "Maison du Livre"
de Saint-Gilles. A la redécouverte d'un monument

Parlant des écrivains belges, Léon Bloy, catholique ardent qui pouvait être d'une cruauté implacable, eut ce mot terrible : "ces bantieu-sards de notre littérature". Mais étaient-ils belges encore, ces Rodenbach, Maeterlinck ou Verhaeren qui s'en allèrent vivre en France une partie de leur vie ?

Du moins n'étaient-ils plus toujours accueillis chez eux selon leurs justes mérites, ces hommes auxquels une certaine Flandre amère reprochait déjà d'être des "fransquillons" qui, s'ils étaient bien nés de parents flamands, ne l'étaient plus eux-mêmes "par la langue et par les mœurs".

Tel fut en tout cas le procès que les milieux catholiques flamands firent à Georges Rodenbach lorsque, après sa mort en 1898 - à l'âge de 43 ans -, un comité fondé à sa mémoire voulut lui rendre hommage à l'initiative d'Emile Verhaeren. Rodin lui-même s'était alors proposé de sculpter un monument à l'entrée du béguinage de Bruges.

La ville morte, où il n'avait jamais vraiment vécu mais dont il avait fait en 1892 son roman-phare, n'en voulut

point. Une campagne "sournoise et farouche" y fut menée contre un "poète décadent", qui "décrivait la ville et ses habitants sous un jour faux et maladif dans l'unique but de mieux séduire son public parisien". Un monument conçu par Georges Minne fut finalement inauguré en 1903 dans les jardins de l'ancien grand béguinage de Gand, où là il avait connu "une enfance morose" mais avait cependant rencontré Verhaeren au collège Sainte-Barbe.

"LES CRACHATS, ON S'EN LAVE"

De Gand, l'auteur de "Bruges-la-Morte" avait gardé le souvenir des jésuites où, dit-il, "mon âme s'est déprise de la vie pour avoir trop appris la mort". Ainsi, lui qui pensait que "ce sont les belles villes, sans doute, qui font les âmes belles", allait chanter Bruges plutôt parce que, disait Verhaeren, elle s'accordait le mieux à sa mélancolie.

Un autre témoignage émane de Camille Lemonnier, dans "La Vie belge" : "Ce Rodenbach d'alors, cordial, d'élan si emporté et jeune, avec sa voix de cuivre clair. Aucun rire n'était plus franc que le sien, il



"Le gris du ciel du Nord dans mon âme est resté." (Archives)

avait la gaieté, la candeur, la foi. Un sang vif, aux heures chaudes, rosissent son profil busqué de jeune béliet aux yeux fleur de lin sous une chevelure d'astrakan blond."

Au même Lemonnier, il écrit à son départ de Bruxelles en 1888 : "Tu ne saurais croire combien j'étais excédé de vivre là-bas dans ce cloaque à can-cans, à petites misères, à petites bassesses. Ici, c'est la mer, et des crachats on s'en lave

vite." Il vivra mieux, à Paris, l'isolement recherché des artistes. On l'y voit dandy, jovial, gourmet et dégustateur de vins.

Ami intime de Mallarmé, il jouit de la sympathie et de l'admiration la plus vive de Marcel Proust. Edmond de Goncourt, lui, le tient pour "le seul poète vraiment original à présent" : "Il est parvenu à rendre ce que beaucoup représentent mais n'expriment point, l'âme des choses. L'âme plutôt triste, dolente".

Lorsque mourra l'auteur du "Règne du silence" (1891) et des "Vies encloses" (1896), Michel de Ghelderode le regrettera en ces mots : "Nous aurions dû vivre à l'époque de Rodenbach et mourir avec le siècle. Je parle du poète, et non pas du méchant prosateur ni du Parisien qu'il fut, hélas..."

Le méchant prosateur devait être celui qui, avec Max Waller dans la revue d'avant-garde "La Jeune Belgique", allumait "les vitilles perruques de la littérature"...

Eric de BELLEFROID.

"Maison du Livre", 24-28 rue de Rome, 1060 Bruxelles, les mer. et jeu. 14-18h, ven. 15-19h, sam. 10-13h. Tél. : 02/543.12.20. Mardi 26 janvier à 20h, film : "Georges Rodenbach et Fernand Khnopff ou la passion de Bruges". Vente d'ouvrages, dont "Le Monde de Rodenbach", Archives du Futur.